ce n'est pas là l'important. M. de Noirmont, comment vous traite-t-il? Vous m'avez dit que dans les commencements de votre arrivée chez lui... car vous êtes à peu près autant chez lui que chez son beau-frère, vous m'avez dit qu'il vous parlait à peine.

— C'est vrai, mon ami; mais depuis quelque temps M. de Noirmont semble me marquer plus d'amitié.... Il aura vu que tout mon désir était de mériter un peu de la sienne, puisqu'il est le mari de celle que j'aime comme une sœur... Enfin il n'a plus l'air de me regarder comme une pauvre fille que l'on garde par charité... Peut-être aussi, voyant M. Victor me parler, me témoigner de l'intérêt, M. de Noirmont sera-t-il revenu de sa prévention... Car, lorsque je suis assise dans un coin du salon, quoiqu'il y ait d'autres dames, M. Victor vient souvent s'asseoir à côté de moi, puis il me parle... tout comme si j'étais une dame de la société... Ah! c'est bien honnête cela! surtout après m'avoir vue servante chez Grandpierre... N'est-ce pas, mon ami, que c'est bien honnête cela?...

Jacques ne dit plus rien; son front s'est rembruni; ses yeux se fixent sur ceux de Madeleine; il semble vouloir lire dans l'âme de la jeune fille, et les yeux du paysan ont une telle expression que Madeleine baisse bientôt les siens en rougissant, comme si, en baissant ses paupières, elle eût pensé mettre un voile entre le regard de Jacques et le fond de son cœur.

Au bout d'un moment, Jacques reprend : — Vous ne me parlez pas du marquis, de votre camarade d'enfance... Cependant, autrefois, c'était de lui et de sa sœur que vous m'entretenaiez toujours... ils possédaient toute votre affection... c'était bien naturel, élevée avec eux... et madame de Bréville ne mettait pas de différence dans ses manières avec l'un ou avec l'autre!... est-ce que vous avez oublié ce temps-là, Madeleine?

— Mon Dieu! mon cher Jacques, pourquoi supposez-vous cela?... Ah! j'aime toujours autant les compagnons de mon enfance, ceux que ma bienfaitrice appelait ses enfants... Ernestine, Armand, il n'est rien, non, rien que je ne me sentisse capable de faire pour leur prouver mon amitié... Mais, hélas! la pauvre Madeleine ne pourra jamais trouver l'occasion de leur être bonne à quelque chose... Ils sont riches, et je suis pauvre... — Oui, vous êtes pauvre, Madeleine, et il est malheureusement probable que vous le serez toujours... car je ne crois pas... oh! non, il n'est pas présumable que votre situation change jamais... — Mon ami, qu'est-ce que cela fait d'être pauvre quand on est heureuse?... et je le suis maintenant que j'habite de nouveau avec les enfants de madame de Bréville! — Sans doute!... la pauvreté n'est pas toujours un malheur... Quelquefois elle met à l'abri de bien des dangers qui entourent les jeunes filles dans les demeures des riches; mais vous, Madeleine, qui vous trouvez, quoique pauvre et sans nom, vivre avec des gens du beau monde, vous devez surtout ne jamais oublier votre situation. — Ah! Jacques!... est-ce que vous croyez que je deviendrai fière à présent, parce que je demeure chez le marquis?... Ah! c'est bien mal de penser cela... — Eh! non, mon enfant... ce n'est pas là ce que je voulais dire... et pourtant je sais bien ce que je voulais dire... — Est-ce parce que je vous ai conté que M. Victor causait avec moi et me donnait le bras comme à ma bonne amie... mais cela ne me rend pas fière!... seulement ça me fait plaisir... D'ailleurs, je dois avoir aussi un peu d'amitié pour ce monsieur qui s'est intéressé à moi .. je serais une ingrate si je pensais autrement... si je pouvais oublier que M. Victor... — Madeleine, dit Jacques en interrompant la jeune fille, vous n'êtes morgué pas ingrate!... Je crains au contraire que vous ne soyez trop reconnaissante? — Comment? que voulez-vous dire? répond Madeleine avec un peu d'embarras; est-ce qu'on peut être trop reconnaissante? — Dam'! ça serait possible... Tenez, mon enfant, je n'aime pas les détours... j'vais vous dire ce que je pense... je vous aime assez pour être franc avec vous.. — Mon Dieu!... Jacques!... qu'ai-je donc fait qui vous fâche?... — Rien... rien encore! mais, depuis que je cause avec vous... depuis que je vous questionne sur ce qui vous intéresse... je m'sommes ben aperçu que vous n'aviez qu'une chose dans la tête... que c'te chose vous trottait toujours dans l'esprit... ce qui fait que tout en parlant vous y revenez sans cesse... et c'te chose-là, ma petite, c'est M. Victor... le jeune homme de Paris.

Madeleine devient rouge comme une cerise, et son cœur bat si fort que l'on s'en aperçoit au mouvement précipité de son fichu. Enfin, elle répond d'une voix tremblante : — Comment!... je n'ai parlé que de M. Victor! mais... vous vous trompez, Jacques; je vous ai parlé de lui comme de toutes les personnes qui habitent chez M. le marquis. Quant à Armand, il est à Paris en ce moment avec M. de Saint-Elme; c'est pour cela que nous sortons moins... et que... — Oui, je sais que M. le marquis est allé à Paris; ce n'est pas de cela que je vous parle, mon enfant; c'est de ce jeune homme... qui, j'en conviens, vous a servie en ami... mais ce ne serait pas une raison pour que vous l'aimiez trop après... — Je ne vous comprends pas, Jacques. — Et pourtant vous êtes devenue ben rouge, ma petite!... et on ne rougit que quand on comprend. Oh! dam', je suis un vieux matois, on ne me trompe guère, moi!... Allons, calmez-vous, Madeleine, tout cela ne peut pas être encore ben dangereux; mais je dois vous prévenir... parce que, moi, je croyons qu'on évite mieux un péril quand on est sur ses gardes... D'ailleurs, mon enfant, si je me trompe... si vous ne ressentez pas déjà... au fond du cœur... trop d'inclination pour ce jeune homme, eh ben!... vous rirez de mes craintes; mais si, dans votre âme, vous sentez que j'ai raison, alors vous profiterez des avis de Jacques, et vous vous direz : Une pauvre orpheline sans nom, sans état, sans rien enfin... que la protection des gens riches... sur laquelle il ne faut jamais trop compter, ne doit pas aimer un monsieur de la ville... car où c't amour-là la conduirait-il?... à faire des sottises... Oh! morgué! Madeleine ne doit pas en faire... Celle qui n'a pour tout bien que sa vertu doit plus que toute autre garder ce trésor-là...

— Mais, Jacques... est-ce que je vous ai dit que... je pensais à M. Victor... autrement qu'à quelqu'un qui m'aurait rendu service?...

— Non, vous ne me l'avez pas dit, mais je l'ai deviné... quoique je ne sois qu'un laboureur, je m' connaissons assez à deviner sur les figures ce qui se passe dans le cœur des gens... C'est comme qui dirait une habitude que je me suis faite depuis que j' sommes en âge de raisonner... et je ne voudrais pas que ma petite Madeleine connût l'amour pour être malheureuse... — L'amour!... oh! vous vous trompez, Jacques; je ne le connais pas, je ne sais pas ce que c'est!... — Pardi, j' pensons ben que ce n'est pas Babolein qui pouvait vous y faire songer... mais à c't' heure, vous v'là entourée de dangers... de beaux messieurs qui sont plus séduisants, plus adroits que Babolein! — Non, Jacques, certainement personne ne pense à la pauvre Madeleine!... Dieu merci! je n'ai rien qui puisse attirer les regards; je ne suis pas jolie... je le sais bien... Si l'on me parle... si l'on daigne quelquefois causer avec moi... c'est par bonté... par pitié peut-être... mais je sais bien que jamais personne ne m'aimera...

La jeune fille n'achève ces mots qu'en sanglotant; ses yeux se sont remplis de larmes, et elle s'empresse de les cacher avec son tablier.

— Allons, déjà des larmes!... Voilà toujours ce qui suit ce maudit sentiment qui plaît tant aux femmes!... Pourquoi pleurez-vous, Madeleine? Si en effet je me suis trompé, et si M. Victor ne vous intéresse pas plus... qu'il ne faut... — Ah! c'est que... je pense que c'est pourtant bien triste de ne pouvoir jamais être aimée de personne!... — Et moi, Madeleine qui vous chéris... qui ne vous ai pas perdue de vue depuis que vous êtes au monde... et vos campagnons d'enfance dont vous avez retrouvé l'amitié... est-ce que ce n'est personne cela? — Oh! si... mais... — Mais cela ne vous suffit plus, n'est-ce pas?... — Je ne dis pas cela... c'est que je n'avais jamais pensé comme dans ce moment à ma triste situation... C'est bien singulier!... Cela m'était égal de ne pas avoir d'autre nom que celui de Madeleine... je ne songeais pas à des parents... je ne regrettais que ma bienfaitrice... puisque je n'ai connu qu'elle... Mon Dieu, Jacques, comment donc se fait-il que je n'aie pas de parents? que madame de Bréville ne m'ait jamais parlé d'eux?... car enfin où m'a-t-elle trouvée?... qui donc m'a remise entre ses mains?... Jacques, à présent, je voudrais savoir tout cela... puisque vous m'avez vue toute petite, vous avez peut-être entendu parler de mon père... de ma mère... pourquoi donc ne me dites-vous jamais un seul mot sur mes parents?... — Parce que probablement il est inutile de vous en parler! répond Jacques en soupirant; puis il se met à marcher, et fait signe à Madeleine de le suivre.

Au bas de la plaine, du côté de Gizy, était un énorme chêne qui paraissait avoir vu plusieurs siècles, et dont les branches égalaient en grosseur plusieurs arbres du voisinage. Autour de ce vieil arbre s'élevaient plusieurs petits bouquets de bouleaux que le chêne majestueux semblait protéger, et qui formaient comme une enceinte pour défendre son ombrage, en sorte qu'assis sous le chêne on était à l'abri de tous regards indiscrets.

C'est là que Jacques conduit Madeleine; il s'arrête sous le vieil arbre, puis considère quelque temps en silence la place où il est et les branches touffues qui couvrent sa tête. Madeleine n'avait jamais dépassé les bouleaux qui entouraient le chêne; cet endroit ne menait à aucun chemin; il fallait venir le chercher exprès, et la jeune fille ne le connaissait pas. En se trouvant sous l'ombrage épais du gros arbre, en se voyant cachée de tous côtés par les bouleaux qui formaient un rideau autour de cet endroit frais et mystérieux, Madeleine se sent émue, et elle attend en silence que Jacques lui dise pourquoi il l'a amenée là.

Le paysan semble fortement occupé de ses souvenirs. Enfin il s'écrie : — Ah! Madeleine!... si ce chêne pouvait parler... il vous dirait, lui, tout le secret de votre naissance!... — Comment savez-vous cela, vous, Jacques? — Comment... Ah! c'est juste... il faut bien que je sache quelque chose aussi... mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Votre mère, mon enfant, est venue plus d'une fois s'asseoir ici... sous ce vieil arbre... — Ma mère! Jacques! vous avez connu ma mère! qui donc était-ce... et pourquoi m'a-t-elle abandonnée?... — Bah! est-ce que j'ai dit que j'avais connu votre mère? répond Jacques en relevant la tête et comme fâché d'avoir parlé ainsi. — Puisque vous savez qu'elle venait souvent à cette place... — Ah! oui... je le sais... mais, voyez-vous, Madeleine, tout cela ne vous avance pas plus!... qu'importe que j'aie connu votre mère... que je sache qui elle était... si cela ne peut vous être utile à rien?... et malheureusement c'est comme cela... Ce que je sais... il n'y a que moi dans le monde qui le sache.... et vous pensez bien que si je pouvais vous servir en parlant... en colportant partout mon secret. . ah! mille charrues!... je ne resterais pas muet; mais comme en parlant je vous ferais plus de tort

que de bien, je me tairai... même avec vous... oui, Madeleine, même avec vous, car ce serait vous mettre en tête des regrets inutiles. Ainsi, mon enfant, ne revenons jamais sur ce sujet; car, je vous le répète, vous n'en saurez pas plus. Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que l'amour a rendu votre mère malheureuse... et je ne voulons pas que ce soit la même chose pour sa fille. — Ma pauvre mère!... elle a été malheureuse... Ah! je viendrai souvent à cette place, à présent que je sais qu'elle l'a occupée!... — J'ai peut-être eu tort de vous dire cela... il ne faut pas nourrir de telles idées quand ça ne mène à rien... — Et mon père, Jacques, vous ne m'en dites pas un mot; l'avez-vous connu aussi?

Le paysan reprend son air soucieux, et, replaçant sa pioche sur son épaule, se dispose à s'éloigner; mais Madeleine lui prend la main et le retient en lui disant : — De grâce, Jacques, répondez-moi... et mon père?... — Que diable voulez-vous que je vous dise?... Votre père!... vous ne le connaîtrez jamais non plus, à moins que cependant!... mais non... cela n'est pas probable... Allons, Madeleine, le temps se passe... il faut que j'aille gagner mon pain... et celui de la vieille tante...; car elle ne peut plus travailler, la pauvre femme! et je nous sommes amusé aujourd'hui... Adieu, mon enfant! — Ah! Jacques, si j'étais riche, vous n'auriez plus besoin d'aller travailler à la terre, de vous fatiguer sans relâche!... — Oh! morgué! le travail ne m'effraie pas... et j'y suis habitué... au contraire, c'est ma vie; j'tomberais malade si je ne faisais rien!... ainsi n'ayez pas de regret pour moi. Retournez près de madame de Noirmont, et rappelez-vous mes conseils... l'amour vous rendrait malheureuse... Eh ben! morgué! faut pas écouter ceux qui voudraient en glisser dans votre cœur... Vous avez dix-huit ans sonnés!... dame! une fille rêve aux amoureux à cet âge-là... — Non... Jacques, non, je ne pense pas du tout aux amoureux!... — Quant à M. Victor, il a l'air ben doux, ben honnête; mais tout ça, c'est pour mieux attraper les gens! Croyez-moi, jasez avec lui devant le monde, mais évitez-le en particulier. Adieu, Madeleine; au revoir, mon enfant!

Jacques embrasse la jeune fille sur le front, et la laisse près d'une petite porte qui ouvre sur les jardins de Bréville. Madeleine rentre et va se promener du côté de la pièce d'eau. Elle songe à tout ce que son vieil ami vient de lui dire; elle ne peut se dissimuler qu'il ait bien lu dans le fond de son cœur. Elle ne pense qu'à Victor, ne s'occupe que de l'aimable jeune homme qui lui a témoigné tant d'intérêt, et qui semble lui en témoigner chaque jour davantage. Mais, jusqu'à ce moment, Madeleine ne croyait pas que ce fût un crime de rêver sans cesse à quelqu'un... et Jacques vient d'éclairer son cœur en lui faisant comprendre que ce serait de l'amour.

— De l'amour! se dit Madeleine en se promenant lentement dans les allées où plus d'une fois Victor s'est promené avec elle; de l'amour... pour ce monsieur... que je connais depuis si peu de temps!... Oh! cela n'est pas possible!... Jacques se trompe... Est-ce qu'il se connaît à l'amour, Jacques? et cependant j'étais toute tremblante quand il me parlait de M. Dalmer... Jacques a deviné que je pensais toujours à lui... est-ce que cela se voit dans mes yeux?... O mon Dieu!... si ce monsieur voyait cela... je n'oserais plus le regarder... Je suis pourtant bien heureuse quand je suis à côté de M. Victor, quand il me parle... je passerais toutes les journées à l'écouter... Si c'est là de l'amour, je ne trouve pas que cela me rende malheureuse; au contraire... je sais bien que ce monsieur ne pense pas à moi... Cependant ce n'est pas moi qui vais le trouver... c'est lui qui vient près de moi... puis, qui soupire... qui est triste... et je ne sais pourquoi, quand il soupire, cela me fait tressaillir de plaisir... et il faudrait renoncer à tout cela!... parce que je suis orpheline.... que mon père et ma mère m'ont abandonnée, il faudrait n'aimer personne!... mais il me semble que, puisque je ne dépends que de moi, je suis bien libre de disposer de mon cœur... car enfin... c'est moi seule que cela regarde...

La fille la plus sage trouve toujours des arguments en faveur de ce qui lui plaît, et Madeleine trouvait de fort bonnes raisons pour ne pas fuir Victor, lorsque tout à coup celui-ci parut devant elle. En ce moment sa présence trouble vivement Madeleine : elle s'imagine que Victor doit voir sur son visage que c'est lui qui l'occupait : elle rougit, baisse les yeux, balbutie quelques mots entrecoupés pendant qu'il lui dit bonjour, puis se sauve toute confuse et sans oser tourner la tête. Il lui en coûte cependant pour agir ainsi; car, dans le fond de son âme, elle croit que le jeune homme est venu là dans l'espoir de la rencontrer. Pauvre Madeleine! ce n'était pas elle que Victor cherchait dans le jardin!

Chapitre XII. — Un Aveu.

En amour, lorsqu'on a commencé, il faut que l'on finisse, dût cette fin ne pas être aussi heureuse qu'on l'espérait; mais après ces demi-aveux, ces regards brûlants, ces pressions de mains, et tout ce que la passion nous fait inventer pour nous faire comprendre de l'objet que nous aimons, nous ne vivons pas que nous n'ayons obtenu, ou que le hasard ne nous ait fait avoir un tête-à-tête, dans lequel nous voulons savoir à quoi nous en tenir, ou du moins ce qu'il nous est permis d'espérer.

Et cependant cette attente du bonheur, cet espoir que l'on tremble de voir s'évanouir, cet amour qui ne se prouve encore que par mille bagatelles qui ne seraient rien pour d'autres que des amants; enfin, cet embarras, ce trouble que l'on ressent alors en présence de l'objet aimé, c'est, dit-on, l'état le plus doux de l'amour... Pourquoi donc est-on si pressé de le faire cesser?... pour en venir à une fin qui trop souvent n'amène que l'ennui, l'indifférence et l'inconstance... Ce sont surtout les dames qui disent cela, en se plaignant de ce que les hommes ne sont jamais contents, de ce qu'ils sont trop exigeants. Moi, je répondrai à ces dames : — Convenez que vous éprouveriez au fond du cœur quelque dépit si votre amant ne vous demandait jamais à en venir à cette fin, et que vous prendriez de lui une singulière opinion.

Après la soirée de loto chez madame Montrésor, Victor brûle de voir Ernestine, mais de la voir seule, pour lui dire tout l'amour qu'il ressent pour elle; lors même que cette déclaration devrait fâcher madame de Noirmont, il est décidé à la lui faire, mais il a bien quelques motifs pour espérer que du moins on lui pardonnera.

Ce n'est guère qu'au jardin que Victor peut trouver l'occasion qu'il cherche : aussi, dès le matin il va parcourir les allées, les bosquets; il passe là toute la journée, et revient à la maison de fort mauvaise humeur, parce que madame de Noirmont ne quitte pas sa chambre ou le salon dans lequel est son mari.

Depuis la soirée chez les Montrésor, Ernestine craint de se trouver seule avec Victor. Le jeune homme remarque cette conduite; il devient triste, rêveur... le soir, quand tout le monde est au salon, il se met dans un coin d'où il ne bouge pas, et Dufour lui dit : — Victor, décidément tu veux copier M. Pomard? tu restes des demi-heures les yeux fixés sur une corniche!... tu n'as jamais pose comme ça quand j'ai fait ton portrait.

Madame de Noirmont s'aperçoit de la tristesse de Victor, mais elle n'a pas l'air de la remarquer. Madeleine, qui croit deviner la cause de la mélancolie du jeune homme, le regarde souvent avec tendresse; mais Victor ne voit pas ces regards-là, il ne fait attention ni au trouble, ni à la rougeur de la jeune fille quand elle est près de lui; il n'entend jamais ses soupirs, et ne la rencontre point dans les jardins, parce qu'il n'y cherche qu'Ernestine.

— Madame ne va plus se promener au jardin? dit un soir Victor en s'approchant d'Ernestine. — Mais... pardonnez-moi... n'y allons-nous pas tous les soirs?... — Ah! oui... avec tout le monde... comme c'est amusant! et vous n'y venez plus le matin? — Je n'ai guère le temps... — Vous l'aviez autrefois?...

Ernestine ne répond pas; elle tient toujours ses yeux sur son ouvrage. — Cet ouvrage vous occupe donc bien, madame, que vous ne puissiez pas regarder un moment ailleurs?.... — Mais, monsieur, si je regardais ailleurs... je ne pourrais conduire mon aiguille. — Ah! c'est juste, madame; et puis je ne vaux certainement pas la peine que vous leviez les yeux.

Victor s'éloigne en froissant dans ses mains un journal qu'il avait eu l'air de lire. Et M. de Noirmont s'écrie : — Eh bien! monsieur Dalmer... qu'est-ce que vous faites donc? vous déchirez mon *Constitutionnel!* — Ah! pardon, monsieur, c'est que je pensais... — Quand je vous le disais! s'écrie Dufour, il est devenu le second volume de M. Pomard.

Le peintre ajoute à l'oreille de son ami : — Je sais bien à qui tu penses... A cette pauvre Madeleine qui ne fait que soupirer, parce qu'Armand ne revient pas... Hein! qu'est-ce que je t'avais dit? — C'est possible. — Je vais toujours faire le portrait de M. de Noirmont en chasseur, et pendant les séances je me ferai donner des renseignements sur mademoiselle Clara Pomard... Je n'ai pas encore d'intentions... mais on ne sait pas.

M. de Noirmont a consenti à se laisser peindre en pied et revêtu de son équipement de chasse; Dufour veut mettre tous ses soins à ce portrait, d'abord pour sa gloire, ensuite parce qu'on est bien aise de faire quelque chose d'agréable pour des personnes chez qui l'on demeure.

Les séances commencent après le déjeuner; Dufour les prolonge quelquefois jusqu'au dîner, dans le but de rendre son ouvrage plus parfait, et parce qu'il bavarde la moitié du temps au lieu de s'occuper de son modèle. Pendant que M. de Noirmont pose et cause avec Dufour, on aurait bien tout le temps de reprendre ces jolies promenades dans la campagne qui plaisaient tant à Madeleine; mais Ernestine n'en parle pas et Victor ne le propose plus. La jeune fille se désole et ne conçoit rien à la conduite de madame de Noirmont et à l'humeur de Victor.

Il en coûtait pourtant beaucoup à Ernestine pour agir ainsi; la soirée du loto n'était pas oubliée : c'est parce qu'elle avait eu trop de charmes que la jeune femme avait ouvert les yeux sur d'autres dangers, et senti qu'il était temps de les éviter.

Mais on ne peut pas toujours être sur ses gardes; et puis il y a des moments où l'on se croit bien forte, où l'on rit d'un danger que l'on se dit n'être peut-être qu'imaginaire, et puis... et c'est là ordinairement le motif déterminant. M. Dalmer n'est plus aussi triste; il a l'air d'avoir pris son parti, de ne plus chercher à se rapprocher d'Ernestine, enfin de ne plus s'occuper d'elle; et une femme ne veut pas que l'on se dérobe à son empire, car la plus sage est bien aise qu'on soupire pour elle, alors même qu'elle ne veut pas répondre à ces soupirs-là.

Toutes ces raisons déterminent un matin Ernestine à quitter le salon et à s'enfoncer dans les belles allées du jardin. Elle s'y promène depuis quelque temps et ne rencontre personne ; elle s'étonne, se dépite de cette solitude ; elle a emporté son ouvrage ; elle s'assied sous un bosquet et veut travailler ; mais au moindre bruit des feuilles elle lève la tête et regarde autour d'elle ; enfin Victor paraît ; alors on reporte bien vite les yeux sur son aiguille, et l'on feint d'être très-occupée de ce qu'on fait, si bien que Victor s'assied près d'Ernestine avant qu'on ait eu l'air de l'apercevoir.

— Comment! c'est vous, madame!... vous qui travaillez dans le jardin? — Sans doute, monsieur ; pourquoi pas ? — C'est si extraor-

Madeleine entre dans le bosquet, se met à genoux et prie le ciel avec ferveur.

dinaire de vous voir quitter le salon... à moins d'être bien accompagnée !... — J'avais mal à la tête ce matin... J'ai voulu prendre l'air. — Voilà un mal de tête qui est bien heureux pour moi, puisqu'il me procure l'occasion de vous voir un moment sans que des yeux importuns soient braqués sur nous. — Je ne vois pas en quoi ces yeux-là peuvent vous gêner... — Vous ne voyez rien, vous, madame ! — Est-ce un compliment cela, monsieur? — Je ne sais pas faire de compliments... je ne sais que dire ce que j'éprouve. — Et peut-être aussi ce que vous n'éprouvez pas. — Eh! mon Dieu!... pourquoi donc mentir quand on n'y est pas obligé!... Par exemple, madame, si je vous disais que je vous aime, que je vous adore, que je ne pense qu'à vous, certainement je ne mentirais pas.

Victor a dit tout cela avec tant de feu qu'il n'y a pas eu moyen de l'arrêter. Ernestine regarde encore plus attentivement son ouvrage, afin de cacher son émotion. Elle se contente de répondre d'un ton qu'elle croit rendre sévère : — Mais, monsieur, est-ce qu'on doit dire de ces choses-là à quelqu'un qui n'est pas libre?... c'est très-mal ce que vous faites-là! — Eh! madame, fait-on toujours ce qu'on devrait!... Le monde serait trop parfait si l'on n'agissait que d'après son devoir... Pourquoi avons-nous des passions qui parlent plus haut que notre raison?... pourquoi rencontrons-nous quelqu'un qui nous inspire un sentiment invincible... insurmontable?... — Oh! oui, comme tous ceux que les hommes éprouvent!... — Non, madame, c'est de l'amour que vous inspirez... ce n'est point un sentiment frivole, léger... Ah! je n'avais jamais ressenti tout ce que j'éprouve près de vous!... — Combien de fois avez-vous déjà dit cela à d'autres, monsieur? — Que vous êtes cruelle!... je n'ai jamais dit cela à d'autres, parce que je ne l'avais pas encore éprouvé... Cela vous fait rire?... vous êtes bien heureuse de rire des tourments que vous causez!... — Je crois qu'ils seront vite guéris. — Mais enfin, madame, si je ne vous aimais pas, qui me forcerait à vous dire que je vous aime... lorsque je vois bien que vous ne pensez pas à moi! que vous ne pouvez pas me souffrir!... car, Dieu merci! vous me le faites assez voir. Depuis notre soirée chez madame Montrésor... où je me suis permis de vous serrer la main, vous ne sortez plus de votre salon... vous ne m'accordez pas un instant de tête-à-tête. — A quoi cela vous avancerait-il?... vous ne pensez pas sans doute, monsieur, que j'oublierai mes devoirs... que je vous donnerai des espérances? — Mon Dieu, madame, je ne pense rien! je n'espère rien! mais je vous aime parce que... je vous aime ; je ne crois pas que ce sentiment puisse se commander ni finir à volonté... Est-ce donc ma faute si vous m'inspirez de l'amour! A coup sûr je ne me suis pas dit : Je veux aimer cette dame-là... cela est venu... sans que je sache comment... et pourtant il me semble que je vous ai aimée du premier moment où je vous ai vue... du moins vous m'avez plu sur-le-champ... Je crois qu'il y a quelque chose qui nous entraîne vers les personnes auxquelles nous devons offrir notre cœur. — Vous avez dû éprouver souvent cet entraînement?... je sais... par mon frère, qu'à Paris vous n'étiez pas cité pour votre sagesse. — Oh! je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis... d'abord je suis très-franc!... oui, madame, très franc! même avec les dames auxquelles je fais la cour. Je n'ai jamais pu dire : je vous aime, à une femme pour qui je n'éprouvais qu'un caprice, ni fait serment d'être fidèle pour la vie lorsque j'avais affaire à une coquette. Mais vous, madame, vous... ah! quelle différence!... j'aurais été si heureux si vous m'aviez seulement aimé. . un peu!...

— Quand une femme trop faible ne peut résister à une passion qu'elle devrait combattre, je crois qu'elle n'est pas maîtresse de n'aimer qu'*un peu ;* elle doit aimer beaucoup au contraire... et c'est sa punition. — Sa punition!... pourquoi? — Parce que bientôt elle aime seule... Alors que lui reste-t-il? Un amour qui fait son supplice et des remords que rien ne peut adoucir. — Ah! madame, pouvez-vous penser qu'on cesserait de vous aimer?... — Pourquoi serais-je privilégiée ; je n'ai pas assez d'amour-propre pour le croire ; je me connais et je ne me trouve pas assez jolie pour inspirer une passion éternelle... Je ne vois même rien en moi qui doive charmer quelqu'un habitué à

Ernestine de Noirmont.

n'offrir ses hommages qu'à la beauté. Aussi, quand on me fait une déclaration d'amour, je suis toujours tentée de croire que l'on se moque de moi. — Vous vous jugez bien mal, madame. — Non, je ne me trouve nullement belle. — Croyez-vous donc que pour plaire il faille avoir des traits bien réguliers et dignes de servir de modèle? C'est la physionomie qui fait tout... du moins à mon goût. Sans doute il ne faut pas que cette physionomie s'allie à des traits désagréables ; mais, lorsqu'on trouve dans l'ensemble, dans les yeux de quelqu'un ce je ne sais quoi qui nous plaît, qui nous captive, ah! madame, on ne s'occupe pas alors à détailler tous ses traits pour voir ce qu'il peut y manquer. On aime déjà, et la personne qui nous plaît est pour nous la plus jolie... — C'est possible... mais... — Mais... — Une femme honnête ne doit aimer que son mari. — Je sais qu'on doit aimer son mari... Certainement je trouve cela très-bien!... mais quelquefois... quand il y a une différence d'âge... d'humeur... On ne se marie pas toujours

par amour. — Ce ne serait pas encore une raison pour manquer à ses devoirs...

Victor ne répond rien ; il se contente de soupirer, puis, avec une petite baguette, de tracer des ronds sur le sable. Ernestine travaille avec beaucoup d'ardeur et sans lever les yeux. Ils gardent longtemps le silence, ne se regardant ni l'un ni l'autre : c'est Ernestine qui le rompt la première : — Je crois qu'il est temps que mon frère revienne. — Pourquoi cela, madame? — Parce que la société de mon mari et la mienne ne doit pas suffire pour vous retenir ici ; et je conviens que nos voisins ne sont pas non plus bien récréatifs. — Moi, madame, je crois plutôt que vous me dites cela parce que mon séjour ici vous ennuie, et que vous désirez que je parte. Eh bien! vous serez satisfaite... Je n'ai pas même besoin d'attendre Dufour, je le laisserai faire le portrait de M. de Noirmont, je partirai demain, je vous débarrasserai de ma présence... — En vérité, monsieur, vous avez l'esprit bien mal fait... vous prenez de travers tout ce qu'on vous dit... Si je suppose que vous pouvez vous ennuyer avec nous, c'est parce que je le crains... Vous ai-je jamais témoigné que votre présence ne me fût pas agréable? — Mais aussi, madame, comment pouvez-vous supposer que je m'ennuie avec vous... avec vous!... que je voudrais ne pas quitter un moment, car je n'ose penser qu'il faudra vous quitter... ne plus vous voir... Non, je ne puis me faire à cette idée ; il me semble que maintenant nous devons toujours être ensemble... on est si bien près de vous!...

Et Victor s'est rapproché d'Ernestine, et il a doucement passé son bras sous le sien.

— Prenez garde, monsieur... vous allez me faire piquer... — Mon Dieu! madame, cet ouvrage est donc bien pressé que vous ne pouvez pas le laisser? — Quelle nécessité de le quitter?... on peut bien causer en travaillant. — Mais on ne peut pas seulement apercevoir vos yeux... vos yeux... que j'aime tant... vous seriez donc bien fâchée de les lever un moment?...

Ernestine ne répond pas, mais elle cesse de regarder son aiguille, car enfin ce n'est pas un grand mal de laisser voir ses yeux. Cependant ceux de Victor ont une expression si tendre qu'elle en est toute troublée ; elle roule son ouvrage en disant : — Je vais rentrer. — Quoi! déjà?... — Mais il y a longtemps que je suis là. — Vous trouvez qu'il y a longtemps et moi il me semble qu'il n'y a qu'une minute... — J'aurais peut-être mieux fait de ne pas y venir du tout. — Vous avez même du regret de m'avoir procuré ce moment de bonheur... Vous êtes fâchée de ce que j'ai osé vous dire!... — A quoi tout cela vous avancera-t-il?... Si votre amour était vrai... il ne vous causerait que des peines ; vous voyez bien qu'il vaut mieux que tout cela ne soit qu'une plaisanterie. — Ah! madame!... si vous ressentiez l'amour comme moi, vous ne diriez pas cela. Je trouve que l'état le plus triste au monde est l'indifférence... Quand le cœur n'a aucun attachement bien vif, rien ne nous occupe, ne nous émeut... tout nous ennuie, tout nous est égal ; qu'on nous propose une promenade, une partie de plaisir, nous acceptons tout avec le même calme!... Nous n'avons rien à y chercher, rien à y désirer ; nous aurons les mêmes sensations aujourd'hui que demain, nous vivrons le lendemain comme la veille... mais, est-ce là vivre!... est-ce là exister!... Que l'amour s'empare de notre cœur, et tout change autour de nous ; tout prend à nos yeux un nouvel intérêt ; dans les occupations les plus ordinaires de la vie, nous trouvons du plaisir, parce que nous pouvons y mêler la pensée de notre amour, l'image de l'objet adoré. S'il est avec nous, le temps s'écoulera plus vite ; si nous l'attendons, nous comptons les minutes ; s'il est absent, nous pensons à lui, nous voulons deviner ce qu'il fait. L'ennui n'atteint jamais un cœur bien épris. Enfin, si notre amour nous cause des peines, eh bien! ces peines mêmes ont un charme qu'on ne voudrait pas changer contre l'indifférence ; non, madame, quand on aime bien et qu'on est aimé, on n'est jamais entièrement malheureux. Ah! vous ne comprenez pas cela, vous, parce que vous avez une âme froide, insensible!...

Ernestine ne paraissait cependant ni froide, ni insensible en ce moment ; elle était émue, oppressée ; elle avait de la peine à cacher son trouble. Victor le voyait bien, mais il était trop adroit pour avoir l'air de s'en apercevoir. Enfin madame de Noirmont fait un mouvement pour se lever, Victor la retient :

— De grâce, encore un instant!... j'ai si rarement le bonheur d'être seul avec vous!... — Non, j'ai déjà eu tort de vous écouter... — Comment! je ne pourrai pas même vous parler de mes peines... à vous qui les causez? — Vous me dites des choses que je ne devrais pas entendre. Encore une fois, monsieur, si j'avais la faiblesse de vous croire... de vous aimer... à quoi cela nous mènerait-il? — Mais à tout, si vous vouliez. — Non, monsieur... lors même que je... que j'aurais de l'amitié pour vous... je n'oublierais jamais ce que je me dois... non, jamais!...

La partie de loto.

En disant ces mots, Ernestine dégage sa main de celle de Victor, et s'éloigne précipitamment en le laissant sous le bosquet. — Elle a dit : *Jamais!* murmure Victor en regardant la jeune femme s'enfuir du côté de la maison. Et cependant Victor ne semble pas mécontent de l'entretien qu'il vient d'avoir ; il regagne le salon d'un air plus satisfait : c'est que probablement il avait vu *le Trésor supposé*, et se rappelait cette phrase de M. Géronte : *Il ne faut jamais dire jamais : qui est-ce qui peut répondre de l'avenir?*

Chapitre XIII. — Comment cela finit.

Ernestine avait raison : c'était déjà trop que d'écouter. On dit que l'oreille est le chemin du cœur, et quand le cœur est bien disposé par les yeux, ce chemin doit se faire vite. Ces pauvres femmes, on les blâme quand elles succombent! Mais que l'on se mette donc à leur place, qu'on se figure quelqu'un qui n'aurait pour ordinaire à sa table que le pot-au-feu!... Le bouillon, fût-il excellent, la viande bien choisie, comment ne sera-t-il pas tenté à l'aspect d'un nouveau plat bien friand, bien apprêté, et assaisonné de tout ce qui peut flatter le goût et l'odorat? Je ne veux pas dire cependant que tous les maris ne soient que des pot-au-feu!... il y en a qui savent être aimables et parler encore d'amour à leur femme. Il y en a, mais... *apparent rari nantes in gurgite vasto!* (Je suis certain que les dames traduiront sans savoir le latin.)

Dufour continue le portrait de M. de Noirmont ; il y met le temps, parce qu'il prétend faire un chef-d'œuvre, et pendant les séances son modèle cause avec lui de la famille Pomard. Tandis que son mari pose, Ernestine a bien le loisir d'aller prendre l'air ou travailler dans le jardin ; mais elle s'y rend accompagnée de Madeleine, afin d'éviter les tête-à-tête, car elle s'est promis de ne plus en accorder à Victor.

Ce n'était pas avec Madeleine que madame de Noirmont pouvait se distraire et chasser les pensées qui l'occupaient : la jeune fille ne parlait que de Victor ; elle répétait ce qu'il avait dit, se rappelait ce qu'il avait fait, s'amusait à faire son portrait en le comparant aux autres personnes qui venaient à Bréville, et finissait toujours en disant : — N'est-ce pas, ma bonne amie, que c'est le mieux et le plus aimable de tous les messieurs qui viennent ici?

— En vérité, dit un matin Ernestine avec un mouvement d'impatience, tu es ennuyeuse, Madeleine, tu parles toujours de M. Dalmer!... tu ne sais pas me dire autre chose. Madeleine rougit en répondant : — Je ne croyais pas mal faire... je causais de ce monsieur... il faut bien causer... je voulais vous distraire, car il me semble que vous êtes

Paris. Typographie Plon frères, rue de Vaugirard, 36